

Quelques mots sur l'art du cinéma de Jean-Jacques Andrien. A propos de *Il a plu sur le grand paysage* (2013) et de *Le grand paysage d'Alexis Droeven* (1981).

Introduction à « Le grand paysage – Une soirée du monde paysan », et à la projection *Il a plu sur le grand paysage* (2013) puis de *Le grand paysage d'Alexis Droeven* (1981)

par Jacques Lemière (Institut de sociologie et anthropologie, Université de Lille, Sciences et technologies)

Soirée organisée, le mercredi 23 novembre 2016, par l'Institut Pierre Werner, Luxembourg (Olivier Frank, dir.) en partenariat avec la Cinémathèque de la Ville de Luxembourg (Marc Scheffen, dir.adj.)

En présence de Jean-Jacques Andrien, cinéaste ; Henri Lecloux, agriculteur ; et S.E.M Thomas Antoine, Ambassadeur de Belgique au Luxembourg

La trilogie du monde paysan dans le pays de Herve (Belgique) réalisée entre 1979 et 2013 par Jean-Jacques Andrien, et dont ce soir sont présentés deux films (le 1^{er} et le 3^{ème} de la trilogie ... qui deviendra tétralogie, puisque, désormais, la préparation du 4^{ème} s'annonce) nous rappelle, avec grand talent, que le geste cinématographique est à la fois un geste artistique et un geste politique.

Les deux films que nous voyons ce soir sont, l'un et l'autre, absolument *contemporains* des enjeux, artistiques comme politiques, de leur temps respectif de réalisation.

L'un sera appelé un « documentaire », selon les commodes catégorisations en usage, à défaut d'être entièrement justes ; et l'autre une « fiction ».

Mais il faut surtout dire d'emblée que les deux sont réalisés par un cinéaste instruit des exigences de la modernité cinématographique, celle dont le grand cinéaste portugais Manoel de Oliveira justifiait la nécessité par l'obligation, qu'il se fixait comme programme, de « *lutter contre la fatigue du cinéma* ».

Un premier indice nous renseigne déjà, en 1981 (donc dès son tout premier film), sur l'inscription de Jean-Jacques Andrien dans ce mouvement de la modernité cinématographique (européenne au moins) de ces années '70 et '80 : c'est l'inclusion, dans le scénario de *Le grand paysage d'Alexis Droeven*, des images et sons documentaires prélevés dans les affrontements de 1979 liés à la résistance des habitants des communes francophones des Fourons,

dans le nord du pays de Herve, contre leur inscription de force dans une région d'administration flamande¹.

Le « documentaire » de 2013 (*Il a plu sur le grand paysage*) est une mise en scène de la parole. La « fiction » de 1981 (*Le grand paysage d'Alexis Droeven*) est documentée avec le plus grand soin.

Car Jean-Jacques Andrien pratique un scrupuleux et méthodique souci de connaissance des questions sociales, économiques, politiques, anthropologiques et symboliques qu'il aborde dans ses films, comme il pratique le plus grand respect de ses personnages, qu'ils soient joués par des acteurs professionnels (Jerzy Radziwilowicz, Maurice Garrel et Nicole Garcia dans *Le grand paysage d'Alexis Droeven*), ou qu'ils assument, devant la caméra de Yorgos Arvanitis et les questions (et la prise de son) de Jean-Jacques Andrien, ou dans les réunions et manifestations d'agriculteurs, le propre rôle d'êtres parlants qu'ils sont dans l'existence (dans *Il a plu sur le grand paysage*).

Ceci implique, dans la conception que Jean-Jacques Andrien a de l'art du cinéma :

- Une immersion longue, préalable à la réalisation de chaque film, dans le milieu de vie, de travail, de culture de celles et ceux qu'il va filmer,
- Une enquête précise et une connaissance intime des problèmes qu'ils affrontent,
- Et le travail artistique pour faire advenir leur parole (*Il a plu sur le grand paysage*), ou l'écrire (*Le grand paysage d'Alexis Droeven*), y compris sur un des sujets les plus sensibles : la question de la transmission, ou de la non transmission, non seulement de la terre agricole familiale, mais des savoir-faire du métier de « fermier » (comme on dit dans le pays de Herve), du métier de paysan, ou d'agriculteur².

¹ C'est une résistance (des villages francophones des Fourons) contre les incursions violentes des extrémistes flamands qui, dans de prétendues « promenades », que les bourgmestres n'interdisent pas alors que ce sont d'authentiques manifestations, d'une grande hostilité, et sous la protection d'une gendarmerie nationale belge partisane car composée de gendarmes flamands, viennent les provoquer dans leurs villages aux cris, en langue flamande, de « *Rats de wallons, prenez votre matelas et tirez-vous* ». Le film intermédiaire de la trilogie, *Mémoires*, qui utilise également ces images et sons documentaires de 1979, prend cette question et cette période pour sujet.

² Au plan, notamment, de la profondeur de l'héritage culturel et symbolique, l'agriculteur reste un paysan, en dépit de l'analyse par Henri Mendras, - néanmoins juste et lucide sous de nombreux et autres critères -, de « la fin des paysans » (1967). S'il n'en était pas ainsi, les agriculteurs de *Il a plu sur le grand paysage* - mais plus spécifiquement les *éleveurs*, sans doute, comme le souligne, l'une d'entre eux, Marilyn, qui dit toute la satisfaction et l'estime de soi que lui procure le fait de savoir « mener veau à vache » - ne seraient pas troublés, le plus souvent jusqu'aux larmes, dès qu'ils abordent la question de la transmission du métier par leurs parents ou celle de la relève (ou de la non-relève) par leurs enfants.

Dès lors, le cinéma de Jean-Jacques Andrien est un cinéma du *lieu*, et non seulement un cinéma du *temps* [- ce qu'il est aussi, bien sûr, Andrien étant de ce cinéma de « l'image-temps » tel qu'il fut identifié par Deleuze -].

Et c'est ainsi que la *singularité* des lieux (ici, un territoire aussi spécifique que peut l'être un bocage à vocation d'élevage et de production laitière) comme la singularité des personnes (avec des vies aussi particulières que celles d'éleveurs et producteurs laitiers) qui y sont filmés atteint l'*universalité*, et nous ouvre à la pensée sur l'état de notre monde contemporain, de *tout* notre monde contemporain, à partir d'un bilan autant sensible que rigoureux de l'état (c'est-à-dire de l'impasse) de son agriculture, l'agriculture qui fut proposée comme modèle productiviste par les politiques nationales et européennes il y a maintenant environ 50 ou 60 ans.

C'est un cinéma qui, sachant donner la parole, ouvre les voies sensibles d'une véritable pensée.

Et ouvre ces voies à tous : cela vaut pour les gens des champs comme pour les gens des villes, à un moment où les agriculteurs d'aujourd'hui, pourtant exposés ni plus ni moins à la survie, sont au risque d'être dissimulés à la conscience des gens des villes, derrière la dimension des surfaces qu'ils exploitent, celle de leurs bâtiments d'élevage, de leurs tracteurs, de leurs investissements (et de leur endettement), ainsi que la taille atteinte par les puissantes agro-industries auxquelles, à leur corps défendant, il leur faut trop souvent destiner leur production.

C'est un cinéma résolument contemporain, qui renouvelle littéralement (et c'est autant vrai, à chaque fois dans deux conjonctures européennes et mondiales différentes, en 2013 pour *Il a plu sur le grand paysage* qu'en 1981 pour *Le grand paysage d'Alexis Droeven*) une tradition cinématographique qui a trop souvent représenté, et représente encore trop souvent, la paysannerie et la ruralité comme un monde perdu, entretenant en nous mélancolie et nostalgie à leur égard [de cette tradition-là, il conviendrait notamment d'excepter, en France, Georges Rouquier, pour *Biquefarre*, en 1983, prolongeant son *Farrebique* de 1946 : autre exemple de retour, une trentaine d'années plus tard, sur les lieux du premier film ; les grands cinéastes de la paysannerie et de la ruralité « reviennent sur les lieux », non du crime, mais du geste artistique du premier film].

C'est un cinéma qui nous montre des hommes et des femmes lucides sur leur propre situation, et en ce sens des résistants : des penseurs de leur propre situation, et des penseurs du monde qui les entoure, qui les encercle, ce monde qui fait en même temps cette situation.

Ces agriculteurs du pays de Herve et du cinéma de Jean-Jacques Andrien, ces agriculteurs *d'aujourd'hui*, si capables d'auto-réflexivité sur les chemins que, dans un système complexe et puissant d'incitations et d'injonctions, on les a conduits à emprunter, - mais chemins qu'ils ont aussi *eux-mêmes* empruntés,

et dont l'impasse actuelle les oblige à faire le bilan -, ont une telle intelligence à porter vers nous, spectateurs de toute condition, quelle que soit notre histoire et notre relation propres à l'agriculture et à la ruralité ... et Jean-Jacques Andrien sait si bien, par les moyens de son art cinématographique, porter jusqu'à nous leur parole et leur intelligence, que nous voilà, nous, spectateurs, *portés* par la capacité de pensée de ces gens et par la capacité de pensée d'un tel cinéma : d'un tel geste cinématographique.